

Risque et écriture chez André Brink

“Risk in André Brink’s writings”

Bi Tah Philipps BOLI

Enseignant-chercheur

Université Jean-Lorougnon Guédé de Daloa, Côte d’Ivoire

Abstract

André Brink is a towering figure in the history of South African literature. Totally opposed to the social establishment known as apartheid, he is considered by his own people as “an enemy within” since he belongs to the dominant racial class. The ideological influence on the context makes the duty on truth arise and leads him to favour highly risky writing. The feeling of guilt prompts him to take risks through his writing both aesthetically and ethically. Thus, the motif of risk acquires an interest in Brink’s literary texts.

Dans la multitude des définitions de la notion de « risque » retenons celle qui se traduit par le fait de s’engager dans une action qui pourrait apporter un avantage, mais qui comporte l’éventualité d’un danger. Au regard de cette définition, André Brink affirmait son goût pour le risque à travers son engagement à « *combattre l’attrait de la haine et susciter l’amour entre les citoyens d’une même nation.*¹ » Une telle finalité assignée à l’écriture ne peut être exempte de risques dans un contexte de crise sociale. L’écriture de Brink s’en trouve fortement imprégnée à tout point de vue. Toute la trame des récits de Brink est traversée par le risque. Comment l’auteur écrit-il le risque ? Nous pensons dans cette réflexion, dans une analyse narratologique, interroger les éléments internes des textes de l’auteur afin d’examiner les significations du risque.

1. De la dénonciation à la renonciation à sa propre vie : le risque en évidence

Pour l’essentiel, retenons que l’un des textes majeurs qui a marqué la littérature sud-africaine de la communauté blanche est, sans doute celui d’André Brink. Ses écrits s’inscrivent dans la lignée des auteurs dissidents des années 1960. Mais à la différence de ceux-ci, André Brink observe un véritable écart à travers sa production artistique, et par le style et par le contenu. Certes, la société sud-africaine demeure l’évidence depuis laquelle il écrit, mais l’auteur déploie

¹ André Brink, interview accordée au magazine en ligne et publiée sur http://www.magazine_litteraire.com

une dose d'inventivité qui donne la pleine mesure littéraire à ses récits. Il ose à travers des prises de position ouvertes, renonce à toute littérature qui véhicule une idéologie raciste. Tel est le but visé par l'auteur.

L'écriture de Brink est une écriture de dissidence à travers laquelle il exprime la douleur des personnages issus de la communauté blanche. En tant qu'Afrikaner, appartenant à la communauté raciale « privilégiée », cette stratégie romanesque représente une sorte d'auto-flagellation de conscience. Il conçoit en toute conscience des personnages qui sont dans une logique d'écart par rapport à la vision globale de leur confrère. Selon Jean Sévry, on distingue deux tendances exploitées par les écrivains sud-africains :

« La première consiste à « se mettre » dans la peau de l'autre. Elle est souvent le choix des auteurs blancs ou métis, mais rarement des auteurs noirs... Car il s'agit d'une écriture de la culpabilité et du repentir, de l'introspection et de la recherche de sa propre responsabilité face aux événements qui nous dépassent. »¹

Aussi, André Brink se glisse-t-il dans la peau de ses personnages et aperçoit les souffrances du peuple. C'est une démarche hautement risquée en ce sens que dans l'univers romanesque de l'auteur, tous les prétentieux et ambitieux finissent mal. C'est le cas de Ben Du Toit dans *A Dry White Season*, Joseph Malan dans *Looking on Darkness*, Hester dans *A Chain of Voices*, Elisabeth dans *An Instant in the Wind*. Nous constatons que le prix à payer lorsqu'on s'engage dans un combat contre les politiques est souvent énorme. L'audace de ces personnages est poussée à l'extrême. André Brink excelle dans l'anticonformisme. En mettant en exergue sur des faits sociaux aussi ordinaires que tristes, l'écriture de Brink invite le lecteur à vivre les tragédies du peuple, à partager ses souffrances mais aussi à rêver avec lui d'un avenir meilleur. Désabusés par les réalités qui les entourent, les personnages principaux s'adonnent à leur propre destruction. C'est une démarche par laquelle l'auteur essaie de s'identifier aux victimes et découvre ainsi les peines de tout un peuple. Ainsi, selon les propos de Jean Sévry, l'écrivain « blanc se retrouve solitaire, face à un miroir brisé, à une image fracturée qui le crible de ses reproches. »²

L'auto-destruction et l'écart, voire l'isolement absolu. Ce sont là, deux formes de protestation qui confirment la dissidence risquée des personnages en quête de stabilité et liberté. D'où le refuge dans la nature du philosophe Phil Bruwer dans *A Dry White Season*. C'est le cas des couples Elisabeth et Adam dans *An Instant in the Wind*, Hester et Galant dans *A Chain of*

¹Jean Sévry, « Les romanciers sud-africains et l'histoire de leur pays » in *Librairie*, N°123, juillet-septembre 1995, p.57

²Jean Sévry, *Afrique du sud, ségrégation et littérature, anthologie critique*, Paris, L'Harmattan, 1989, p.55.

Voices qui optent pour les sensations corporelles comme lignes de fuite des réalités oppressantes. La sensation est encore plus grande quand l'on sait que la voie sur laquelle s'engagent les personnages dissidents est celle du non-retour. Les risques de pertes sont énormes. Ils doivent impérativement éclore de cette coquille sociale qui les emprisonne. De l'autodestruction jusqu'à l'isolement total, la démarche est un processus de dégradation qui aboutit à la disparition du sujet. Le non-conformisme les condamne inexorablement à la déchéance ou la mort. Ils acceptent la mort en toute responsabilité. Ben le démontre : « the end seems ineluctable: Failure, defeat, loss, the only choice I have left. »¹

Le personnage philosophe Bruwer opte pour le refuge dans la nature à dessein. En effet, la nature symbolise l'équilibre et la justice. Telles sont les raisons de l'écart de Phil Bruwer. Le professeur Phil Bruwer est un vieil Afrikaner divorcé et retraité. Sa femme l'a même quitté et il est livré à son triste sort. Cette dernière le quitte parce qu'elle ne supporte plus les contraintes du régime Afrikaner. Sans remords et sans rancœur, le professeur Phil Bruwer accepte la fragmentation de sa famille. Il confesse son désarroi face à la vie et avoue l'échec du système social :

« I suppose I was too mad with Hitler after the war, what with spending three years in one of his camps, that I deliberately fell in love with the first Jewish I saw. But mistake. Never aspire to save the world. The poor woman was so out of her depth among the Afrikaners, what could she do but run away ? »²

Phil Bruwer ne semble guère affecté par la désintégration de sa famille car cela apparaît comme la conséquence logique de l'environnement social. Pour sortir de ce carcan malveillant, le personnage opère une forme de déterritorialisation. Il ne se consacre plus aux hommes. Il semble plutôt trouver salut dans les plantes, voire la nature. À l'instar du personnage de Jean-Baptiste, selon le récit biblique, qui se retire dans le désert pour porter son message, Phil Bruwer se nourrit de miel sauvage et s'estime très heureux. L'état d'esprit du personnage dévoile la crise au sein de la communauté blanche. Le cadre de vie lui est apparu oppressant. Aussi cherche-t-il à s'en soustraire. Il se met rupture de ban avec les humains et pense trouver le salut dans le refuge naturel des plantes.

Au plan philosophique, le professeur Phil Bruwer préconise une vision plus réaliste et pragmatique de la vie. La mise à l'écart qu'il opère est aussi une quête de plénitude, de sérénité et de méditation profonde. Le luxe apparent des afrikaners n'est que vanité. Phil Bruwer refuse

¹ André Brink, *A Dry White Season*, London, Flamingo, 1979, p.305.

Notre traduction : La fin semble inéluctable : la défaite, l'échec, la perte, le seul choix qui me reste.

² Ibidem, p.214.

de noyer sa conscience dans la conscience majoritaire favorable à l'oppression. C'est ainsi qu'il prend une distance risquée vis-à-vis de l'injustice et des autres formes de tortures. C'est aussi une position personnelle et délibérée pour sauvegarder la dignité et faire montre d'humilité.

Dans *An Instant in the Wind*, nous observons également l'évasion des personnages vers les marges de la société. Après son arrivée au Cap, le père d'Elisabeth va travailler à la Compagnie Hollandaise. Mais les difficultés des conditions de travail et de vie l'obligent à se rebeller contre le Gouverneur de la Colonie et à quitter la compagnie. N'ayant rien hérité de son père rebelle, Macus Louw se voit contraint de poursuivre l'œuvre inachevée de son père : « Perhaps it is my everlasting shame that I crawled back to the service of the company against which he (his father) rebelled »¹.

André Brink construit des personnages qui refusent l'exploitation de l'homme par l'homme. À l'image de la famille Marcus Louw qui opère le décentrement total. L'autoflagellation émerge de l'obstination du fils à marcher dans les pas de son père qui a connu l'échec toute sa vie.

Catherina, épouse de Marcus Louw, avoue l'échec de son époux à la Compagnie, mais s'interroge sur l'inaction de celui-ci en vue de faire la différence.

André Brink encastre ses personnages dans le défaitisme notoire. A ce niveau précis, nous apercevons l'autoflagellation comme une stratégie scripturale qui vise à déstabiliser la communauté afrikaner qui est la sienne. Ainsi dirions-nous que si Marcus Louw accepte de se résigner face à la situation précaire de sa vie, il le fait librement. Certainement qu'il a voulu se mettre à l'écart des riches, égoïstes et racistes, et ainsi refuser de se souiller la conscience. C'est aussi un risque que de renoncer à ses privilèges. Il en est de même pour Elisabeth. Elle refuse de nager dans l'opulence du Cap et décide de s'assumer pleinement. Elle l'exprime en ces termes :

« I didn't choose the wilderness because I wanted to. I simply had to. And by now I have learned to stay alive, to survive like an animal. But I'm not an animal. I'm a human being. And I wanted to live with people again. So, I must go back some day, not crawling like a runaway dog, but walking on my own two feet, straight, with nothing to be ashamed of. »²

¹ André Brink, *An Instant in the Wind*, New York, Penguin Books, 1976, p.42

Notre traduction : J'ai cru avoir été très en colère contre d'Hitler après la guerre, après avoir passé trois ans dans un de ses camps, et tomber délibérément amoureux du premier Juif que j'ai vu. Mais erreur. Nul n'aspire à sauver le monde. La pauvre femme était tellement dépassée par les Afrikaners qu'elle ne pouvait que s'enfuir.

² Ibidem, p.91.

Elisabeth trouve une dimension d'humanité dans le repli stratégique qu'elle effectue dans le désert. Elle y apprendra à redevenir « Homme » pour reprendre de plus belle son aventure terrestre. Dans *A Chain of Voices*, l'auteur présente Johannes Verlee, un bourgeois Afrikaner, vivant au Cap et qui est directeur d'école. Pour lui et pour toute sa famille, rien ne manque. La vie est belle et agréable. Cependant ceci n'est pas du goût de Verlee qui ne cesse d'entretenir chez sa femme l'espoir de mener une vie plus vraie et plus joyeuse à condition de quitter le Cap et l'enseignement pour aller s'installer à l'intérieur des terres du pays et entreprendre une activité agricole. Malgré l'opposition de sa femme, Johannes Verlee vient rejoindre les Van Der Merwe dans le Bokkeveld où ces derniers se sont installés depuis longtemps. Quelques temps après son arrivée, la révolte menée par Galant éclate sur Bokkeveld et, Verlee, surpris y trouve banalement la mort. Sa femme ne donne aucune excuse à la mort de son mari qu'elle qualifie de stupide. Elle n'hésite pas à se moquer de son cadavre. Cependant, en dépit des railleries de sa femme, Verlee a dû atteindre son objectif puisqu'il cherche à mener une vie plus authentique et conforme à sa vision du monde. Il trouve le Cap ennuyeux et oppressant malgré les atouts que lui offraient son emploi de fonctionnaire et la vie au Cap. L'enseignement qu'il y dispense est à la solde de la domination et de l'oppression.

Les risques que prennent les personnages qui sont caractérisés par l'isolement vis-à-vis de leur propre communauté sont aussi une dimension de combat pour la survie. L'auteur le démontre à travers la vie de la famille de Ben Du Toit, personnage principal du roman *A Dry White Season*. Ben a encore dix ans lors de la grande sécheresse de 1930. Tout le cheptel de son père est décimé et la ferme est vendue. La famille décide d'aller tenter une nouvelle vie au chemin de fer. Ben n'a jamais oublié le traumatisme causé par cette situation désastreuse qui laisse en lui un souvenir amer : « there was nothing for them to eat and the ewes have no milk »¹.

Après cet épisode triste de la vie sur la ferme, le père de Ben est allé trouver un emploi à la société de chemin de fer mais sa vie et celle de sa femme n'ont cessé de s'assombrir. Dans la frustration et le dépérissement les plus effroyables, ils finirent par mourir, laissant derrière eux, Helena et Ben Du Toit. La vie de Ben s'en trouvera profondément marquée.

Notre traduction : Je n'ai pas choisi la nature sauvage parce que je le voulais. Je devais simplement le faire. Et maintenant, j'ai appris à rester en vie, à survivre comme un animal. Mais je ne suis pas un animal. Je suis un être humain. Et je désire vivre à nouveau avec des gens. Je dois donc y retourner un jour, non pas en rampant comme un chien en fuite, mais en marchant sur mes deux pieds, droit, sans avoir honte de quoi que ce soit.

¹ André Brink, *A Dry White Season*, London, Flamingo, 1979, p.30

Notre traduction : Parce qu'il n'y avait rien à manger pour eux et les brebis n'avaient pas de lait.

Dans *A Chain of Voices*, contrairement à Ben, Nicolaas a connu une enfance stable et agréable sur la ferme de son père à Houdden-Bek. L'ambiance fraternelle de l'enfance en compagnie de Barend, son frère de sang, et Galant son frère de lait n'a été que d'une courte durée. Dans son monologue de désolation, il se rappelle du passé dans lequel hommes et choses étaient en parfaite harmonie dans un environnement serein. Plus tard, Nicolaas se voit déchu et abandonné car la cohésion sociale qui caractérise la vie sur la ferme n'existe plus. La ferme tombe en ruine et la désolation s'en empare totalement.

En plus des hommes que nous voyons dans la désolation, il existe des jeunes gens et de filles qui n'espèrent rien de la vie. On peut considérer le cas de Johan, fils de Ben et Melanie dans *A Dry White Season*. Ben est totalement ruiné avant de connaître la mort. Johan héritera à coup sûr de l'échec parce qu'il se positionne comme un fervent adjurant de son père. Quant à Melanie, elle n'a rien hérité de son père, le professeur Phil Bruwer. Melanie voyage dans des conditions indescriptibles et risque sa vie dans des zones de guerres en sa qualité de journaliste.

Les personnages de Brink sont habités par l'incertitude face à leur avenir. Ceci les conduit désespérément à préférer la mort à la vie. L'écriture de l'agonie, voire du risque, du personnage suit un processus de dégradation inéluctable qui aboutit à l'élément irréductible que représente la mort. Le sujet est réduit au néant et cela crée un vide qui donne à observer qu'il n'y a rien à espérer d'une société qui n'offre aucune chance de vie paisible. Tous les risques y sont permis.

2. Influence idéologique sur l'écriture

Le parcours narratif des personnages de Brink est emblématique de cette stratégie d'écriture, à savoir la perte de soi à travers le risque encouru. C'est le cas de Ben qui se dira certainement qu'à terme, ce combat n'aura peut-être pas été vain. Certes, l'entêtement du héros de Brink fait de lui un homme seul, incompris à l'image de Meursault de *l'Étranger* d'Albert Camus. Il est seul face au peuple pour lequel il se bat pourtant, et face à la mort qu'il accepte stoïquement. Mais, ce qui fait sa grandeur finalement, c'est son consentement tacite au martyre. Ben l'atteste en ces termes : « If I act, I cannot but lose. But if I do not act, it is a different kind of defeat, equally decisive maybe worse. »¹

On le remarque également dans *Looking on Darkness* avec le personnage de Joseph qui est prêt à payer de sa vie le prix d'une liberté qu'il dégustera peut-être de façon métaphysique dans

¹ Ibidem, p.304

Notre traduction : Si j'agis, je ne peux que perdre. Mais si je n'agis pas, c'est une autre sorte de défaite, tout aussi flagrante, voire pire.

l'au-delà. Dans les romans de Brink, la mort se lit à tous les niveaux chez les hommes. L'histoire de la fausse couche d'Elisabeth dans *An Instant in the Wind*, nous interpelle fortement. Il s'agit d'un nouveau-né qui « refuse » de se mêler aux souillures des lois iniques et les comportements inhumains de la société qui les attendent ici-bas. L'avorton a sans doute raison de ne point risquer à venir dans ce monde si méchant. Pourquoi viendrait-il dans un monde où même mort, il n'y aurait pas de place pour lui dans un cimetière étranger :

« Perhaps it will still be all right. The woman shook her head again: without grudge or sorrow, almost obtusely. I also lost a child in the interior, Elisabeth said impulsively. I don't even know where he is buried. This is no place for white people, said the woman dully. It's just Hottentots and Bushmen and things what can live here. But my husband will never listen. »¹

En tant que stratégie scripturale, le risque est un élément de salut et constitue un signe d'espoir. L'espoir de perpétuer l'équilibre entre la nature et l'homme. La mort qui survient après l'audace de se rebeller devient l'interface d'une quête du réel merveilleux chez le personnage qui vit une constante désolation.

Les personnages de Brink brodent sans jamais arriver à sortir du cercle infernal de leur univers gangrené par les apories de l'apartheid. En eux, s'installent le doute. Ben qui se veut « L'avocat des Noirs », s'occupe toujours des autres, sa personne ne l'inquiète pas, à tel point que sa femme l'a quitté. Entre humiliations, intimidations, chantages, morts et désillusions, le monde auquel il croit appartenir se déstructure complètement. Il est finalement broyé par la machine infernale qui s'est mise en marche implacablement contre sa personne. Car, sous le couvert de l'accident de voiture, il est assassiné par le Capitaine Stolz. Ben n'a le choix que d'accomplir son devoir « d'avocat des Noirs » malgré le risque que cela comporte. *A Dry White Season* se termine comme il débute, montrant un espace de vie clos d'où la sortie semble difficile, voire impossible. Le récit s'achève sur une série de sept (7) questions qui tourbillonnent l'esprit du lecteur comme pour lui signifier que seul l'Être suprême pourrait des réponses car le chiffre sept (7) suggère la perfection divine. La trame narrative se présente sous la forme d'un cercle vicieux : « Will one ever succeed in breaking the vicious cercle ? »².

Ainsi, dans la stratégie d'écriture de Brink, la souffrance du quotidien et le malheur de l'Homme semblent se perpétuer. Le quotidien représenté devient ainsi, non seulement l'objet du

¹ André Brink, *op.cit.* p. 220

Notre traduction : Peut-être que tout ira bien malgré tout. La femme secoua à nouveau la tête : sans rancune ni tristesse, presque obtusément. J'ai aussi perdu un enfant à l'intérieur des terres du pays, dit Elisabeth impulsivement. Je ne sais même pas où il est enterré. Ce n'est pas un endroit pour les Blancs, dit la femme d'un ton maussade. Il n'y a que des Hottentots, des Bushmen et d'autres choses qui peuvent vivre ici. Mais mon mari n'écouterà jamais.

² André Brink, *op. cit.* p.315

texte, mais aussi le reflet du texte. la logique du récit littéraire chez Brink fait abstention à la transformation constituée par un nœud et un dénouement alors que la condition première du récit est bien évidemment le changement ainsi que l'attestent Roland Bourneuf et Real Ouellet dans *L'univers du roman* : « en tant qu'enchaînement de faits, le récit repose sur la présence d'une tension interne entre ces faits qui doit être créée dès le début du récit, entretenue pendant son développement et qui doit trouver sa solution dans le dénouement »¹.

L'absence de dénouement heureux montre d'emblée l'ampleur de la crise raciale qui existe dans la société du texte entre les Blancs et les Noirs. Elle met par ailleurs, en exergue, le combat d'un homme qui semble incompris par les siens.

Les actions des personnages s'accomplissent par l'échec. Nous en présentons une esquisse dans le tableau suivant :

Personnages	Identité	Action de départ	Action finale	État d'esprit à la fin
Ben Du Toit dans <i>D.W.S</i>	Afrikaner Professeur d'histoire et géographie	Ben décide de mener une enquête sur la mort du fils de Gordon Ngubene	Révolte contre le système judiciaire et les pratiques racistes	Déception
Emily dans <i>D.W.S</i>	La femme (Noir) de Gordon Ngubene	Sollicite l'aide de Ben, l'ami blanc de la famille	Va se jeter sous un sous un train	Désespoir
Susan dans <i>D.W.S</i>	L'épouse de Ben	Tente de dissuader Ben	Monte ses filles contre leur père	Trahison
Elisabeth Larsson dans <i>I.W</i>	Jeune fille Afrikaner	Se défaire de l'autorité parentale jugée trop possessive	Tente une aventure avec un Noir malgré les péripéties	Déception
Joseph Malan dans <i>L.O.D</i>	Jeune métis assimilé aux noirs	Entreprendre une aventure amoureuse avec une femme blanche	Face à l'hostilité et à l'acharnement des autorités, commet un meurtre	Déception
Galant dans <i>C.O.V</i>	Noir	Espère un affranchissement de l'esclavage	Rébellion et révolte insurrectionnelle	Déception

En déconstruisant les notions du parcours narratif canonique des personnages, le risque prend une proportion considérable dans les textes de Brink. Le goût du risque nous apparaît

¹ Roland Bourneuf et Real Ouellet, *L'univers du roman*, Paris, Presses universitaires de France, 1972, p. 48.

comme la motivation essentielle de leur parcours narratif. Dans les ouvrages de Brink, le discours narratif apparaît à travers les différents risques que prennent les personnages dès l'incipit.

C'est la crise des valeurs qui suscite la révolution que prône l'auteur et qui conduit à prendre des risques porteurs de paix entre les communautés opposées. En effet, les personnages sont savamment conditionnés par l'auteur pour porter haut le message d'unité et d'espoir. André Brink a réussi à trouver la faille au sein de sa propre communauté. C'est un écart qui consiste à se libérer soi-même d'abord et ensuite, sa communauté puisqu'elle est prisonnière de son propre système. André Brink à travers les personnages de Ben, Hester, Elisabeth s'insurge contre l'abaissement de l'homme noir dans sa relation avec l'homme blanc. Il s'agit encore une fois d'un appel à la reconnaissance de la dignité de l'autre. *A Chain of Voices* est la chaîne des voix qui s'expriment pour témoigner mais aussi qui véhiculent le sens de la vérité et l'aspiration à l'égalité des races. Le personnage noir Galant en est conscient et son raisonnement est fort constructif :

« Free, I'm not free. I have glimpsed it. Whether we have a son or not and if he's born he shall be free (...) my skull will stare across these lands even if its eyes are empty. I'm going down. In a way I suppose I'm burnt out. But the fire: the fire remains. »¹

Le feu de l'espoir d'un peuple égalitaire vivant dans un climat social apaisé est ainsi allumé par l'acte de rédemption sacrificielle de Galant. Son intimité avec la blanche Hester donne certainement un enfant métis, porteur d'espoir et sert de trait d'union entre les deux communautés antagonistes. L'art d'André Brink vise, en définitive, à libérer l'esprit du sud-africain blanc en invitant celui-ci à se départir de ses préjugés et à œuvrer dans le sens de l'instauration d'un nouvel ordre humain qui emporterait l'adhésion de toutes les communautés raciales, tant il est vrai que « la jouissance partagée est le plus sûr moyen de comprendre et d'aimer »².

Le risque est nécessaire pour accomplir de grands desseins. Aller vers l'inconnu pour faire des découvertes surprenantes et utiles à l'humanité. Tel est le but de prendre le risque. En guise d'exemple, dans *An Instant in the Wind*, prise par les douleurs qui précèdent son accouchement, Elisabeth devrait boire une décoction d'herbes que lui remirent les femmes

¹ André Brink, *op.cit.* p.499.

Notre traduction : Libre, je ne suis pas libre. Je l'ai compris. Que nous ayons un fils ou non, s'il naît, il sera libre (...) mon crâne observera ces terres même vidé de ses yeux. Je descends dans l'abîme. D'une certaine manière, je suppose que je suis calciné. Mais le feu : le feu reste.

²Pierre Trahard, *L'Art de Marcel Proust*, Paris, Éditions Dervy, 1953, p.45.

Hottentotes à laquelle elle ajouterait un peu de cognac en sa possession. Elisabeth a fini par accoucher, mais dans la douleur.

André Brink recherche une adéquation entre sa pensée et l'expression de celle-ci. Dans le contexte d'émergence de son écriture, il a pour seul principe : dire la vérité. Le risque apparaît dès lors inévitable. Il sait qu'il n'y a pas de littérature dans un pays dictatorial. Le risque et l'audace sont au cœur de son écriture. Ceci est indispensable car il y va de la survie des sud-africains eux-mêmes : « After all we have no choice. Outside this vast land we have nowhere to go. This is our fate »¹. L'art ne peut donc pas exister sans référence explicite ou implicite aux situations humaines.

Bibliographie

BRINK André, *Looking on Darkness*, New York, Penguin Books, 1973.

— *An Instant in the Wind*, New York, Penguin Books, 1976.

— *A Dry White Season*, London, Flamingo, 1979.

— *Mapmakers. Writing in a State of Siege*, London, Faber and Faber, 1983.

LILIANE Louvel, *L'histoire : condition de la production littéraire*, *Journal of Southern African Studies*, Paris IV, 2000.

MOURALIS Bernard, *Y .V. Mumdibe ou le Discours, l'Écart et l'Écriture*, Paris, Éditions Présence Africaine, 1988.

SÉVRY Jean, *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Éditions Karthala, 2007.

TADIÉ Jean-Yves, *La critique littéraire au XX^e siècle*, Paris, Pierre Belfond, 1987.

Notice bio-bibliographique de l'auteur

Bi Tah Philipps BOLI est titulaire d'une Thèse de Doctorat obtenue à l'université Félix Houphouët Boigny d'Abidjan en 2018. Depuis mars 2019, il exerce en qualité d'Assistant à l'université Jean Lorougnon Guédé de Daloa (Côte d'Ivoire) au sein de l'unité de formation et de recherche des sciences sociales (UFR SSH). L'auteur est rattaché au laboratoire des Dynamiques Sociales et Territoriales (LADYSTER). Ses travaux de recherche se situent dans le cadre de la littérature et civilisation africaines des pays anglophones (LCAPA).

¹ André Brink, *op.cit.* p.160.

Notre traduction : après tout, nous n'avons pas le choix. En dehors de ce vaste territoire, nous n'avons nulle part où aller. Tel est notre destin.